

française comme la jeunesse espagnole, turque ou prussienne. Quand une nation est saine, forte, vigoureuse, attachée à sa foi, à ses institutions, à sa langue, à ses usages, en un mot à tout ce qui constitue sa vie propre, il est nécessaire de mouler à son effigie tous les membres qui la composent.

Or, nous avons l'honneur d'appartenir à une nation remarquable entre toutes par son attachement à la foi catholique, par ses mœurs simples et douces, par son affabilité, son hospitalité, sa générosité, sa loyauté, sa valeur. Inspirer à vos élèves l'amour de toutes ces excellentes choses, sera donc un de vos plus importants devoirs.

Mais si, comme peuple, nous possédons de grandes vertus, nous avons aussi malheureusement plus que des imperfections. Il n'entre point dans mes vues de les exposer ici, pour la bonne raison que, naguère encore, lors de la célébration de notre fête nationale, vous les avez entendu signaler du haut de la chaire de vérité, par une bouche plus éloquente et plus autorisée que la mienne. (1) Je me contenterai de vous engager à employer toute votre application, toute votre persévérance, à faire disparaître chez les enfants les défauts que l'on peut reprocher à notre nation ; car c'est en cela que consiste précisément une bonne éducation nationale : *développer ce qu'offre de favorable le caractère d'une nation, et corriger ce qu'il peut présenter de défectueux.*

L'importance d'une éducation ainsi conçue ne saurait être mise en doute. S'il était nécessaire, néanmoins (ce que je ne crois nullement), d'en donner une preuve, je n'aurais qu'à vous rapporter ce qu'a dit à ce sujet un des plus grands écrivains de la France, qui se trouve en même temps une des lumières de l'épiscopat : je désigne ici Mgr. Dupanloup :

« Je crois, dit ce savant évêque, à la nécessité d'une éducation nationale, qui inspire à la jeunesse les sentiments dévoués d'un généreux patriotisme. J'y attache une souveraine importance. . . »

. . . « Je regarde, dit-il encore (et j'attire votre attention spéciale sur ce point, messieurs.), je regarde comme un devoir sacré pour tout instituteur d'élever les enfants dans l'amour de leur patrie, dans le respect pour ses lois ; de leur inspirer le zèle pour ses intérêts, le dévouement pour sa gloire. »

Mais comment peut-on parvenir à faire naître et à développer, dans le cœur de l'enfant, cet amour de la patrie, ou, si l'on veut, cet amour du sol natal, du lieu où nous sommes nés, où vécut nos parents et nos amis ; cet amour, en un mot, de tout ce qui appartient au même peuple, de ce qui a la même religion, la même langue, les mêmes institutions, les mêmes lois, les mêmes mœurs ?

Les moyens qui me paraissent les plus propres à inspirer à la jeunesse un vif amour de la patrie, sont l'éducation et l'instruction. C'est par le perfectionnement du cœur et de l'esprit, a dit un philosophe chrétien, qu'on apprend à connaître sa faiblesse et, par là même, à apprécier les avantages de l'union ou de la coopération d'autrui. Plus on est instruit, plus on comprend que le bien-être individuel ne peut exister que par la prospérité de tous, de l'ensemble, et qu'il faut placer le bien-être général au-dessus de celui de l'individu, du particulier.

Donnez à l'instruction, messieurs, une forme telle qu'elle développe réellement le cœur et l'esprit dans toute la force du terme, et à mesure que vous réaliserez cette œuvre, vous poserez les bases solides d'un ardent amour de la patrie et d'un sage esprit public.

Mais je veux laisser de côté ce point de vue général, et examiner un moyen pratique par lequel vous parviendrez à faire naître et à développer l'amour de la patrie dans le cœur de vos élèves.

Il y a un livre qu'on trouve heureusement aujourd'hui dans presque toutes les écoles, et qui contient à peu près tout ce qu'il faut savoir pour aimer sa patrie et la faire aimer : c'est l'*Histoire du Canada*.

On peut comparer l'histoire, en général, à un vieillard qui aurait vécu des milliers d'années, qui aurait vu les cités s'élever et tomber en ruines, les nations commencer, fleurir et disparaître, et qui, la mémoire remplie de toutes ces choses merveilleuses, viendrait s'asseoir à notre foyer et nous raconter tout ce qui s'est passé durant tant de siècles. Aussi, les fruits qu'on peut retirer d'une telle étude sont-ils du plus grand prix, et l'importance des enseignements historiques n'a-t-elle jamais été mise en doute.

Mais le champ de cette science est si étendu, que bien peu d'hommes ont le temps de le parcourir en entier. Il convient donc d'en cultiver les parties les plus à notre portée, celles dont nous pouvons retirer immédiatement le plus grand profit. Or, aucune portion de ce vaste domaine ne nous intéresse à un aussi haut degré que celle où ont vécu nos pères et où nous vivons nous-mêmes. L'histoire de notre pays doit nous offrir la même utilité, nous présenter les mêmes avantages que celle de notre famille. Au souvenir des bonnes actions de nos parents, au souvenir de leurs vertus (vertus d'autant plus précieuses qu'elles sont souvent moins connues au dehors), n'est-il pas vrai que nous nous sentons tous remplis d'orgueil ? Orgueil, certes ! bien légitime, puisqu'il devient pour nous un stimulant au bien, un

encouragement à toujours marcher dans le droit chemin, à suivre constamment le sentier de l'honneur et de la vertu ?

Eh bien ! l'histoire de la patrie, est au même degré, une excellente école de patriotisme et de morale. Il est presque impossible, en effet, qu'un jeune homme qui est familier avec les grandes et nobles actions de ses ancêtres, ne cherche point à les imiter, à marcher sur leurs traces.

Eh ! quelle histoire, je le demande, contient, en d'aussi courtes pages, plus de grandes choses que celle du Canada ? « Notre histoire n'est pas bien longue, écrivait il y a six ans M. le chevalier J. C. Taché ; mais de quel profond intérêt n'est-elle pas digne, même pour les étrangers ? Le théâtre sur lequel nos pères ont paru n'est pas un grand théâtre ; mais que nobles et beaux ont été leurs rôles ! »

Il est de fait, messieurs, que pas une seule page de notre histoire ne devrait être autrement qu'elle n'est. Chaque ligne, pour ainsi dire, est un témoignage éclatant de la foi profonde, du dévouement sans bornes, de l'héroïsme sublime qu'ont déployés, depuis la découverte du pays, ceux qui, prêtres, laboureurs et soldats, nous ont précédés sur cette terre de la Nouvelle-France.

Voyez plutôt : ici, c'est le missionnaire. Du fond de la Baie d'Hudson au golfe du Mexique, des côtes arides du Labrador aux sommets neigeux des Montagnes Rocheuses, il va porter à des peuplades plongées dans les ténèbres de l'ignorance, dans les ombres de la mort, la douce parole de vie, la loi sublime de Jésus-Christ. Il n'ignore pas que sur d'ardents brasiers ou dans l'huile bouillante, peut-être, il cessera de vivre ; mais, n'importe ! Il va toujours accomplissant avec une nouvelle ardeur son œuvre de paix et de lumière.

Là, c'est le pasteur. Non content d'évangéliser ses ouailles, il ouvre dans sa ville, dans son village ou dans sa paroisse, des écoles où l'enfant du pauvre, comme celui du riche, peut acquérir une instruction solide et chrétienne.

Plus loin, c'est le colon, c'est le défricheur. Chrétien sincère, travailleur intrépide, tout le jour il porte sa large part des misères imposées à l'homme par la faute de nos premiers parents ; mais fidèle à Dieu, fidèle à son roi, fidèle à sa patrie, il accomplit son œuvre avec dévouement, avec courage.

De nombreux ennemis viennent pour l'assaillir. A l'Ombre même des arbres qu'abat sa cognée, se cache le farouche Iroquois, qui médite sa ruine ; mais il lui résiste valeureusement ; il le vainc et s'en fait un allié. Puis, un peuple qui se développe à côté de lui veut un jour lui ravir sa liberté ; alors, patriote désintéressé, il prend son mousquet et se fait soldat ; et, soit qu'il accomplisse, avec d'Iberville, par exemple, des exploits dignes de ceux des héros chantés par Homère ; soit que, sous la conduite de chefs jeunes et vaillants, il aille porter la terreur et l'épouvante jusqu'au cœur de la Nouvelle-Angleterre, toujours il montre qu'il descend de ces Gaulois qui firent trembler Rome même, et qui ne craignaient rien que la chute du ciel ; toujours il prouve qu'il a du sang de ces preux du moyen-âge qui se croisèrent pour aller délivrer Jérusalem du joug ottoman ; toujours, enfin, il porte haut et dignement le glorieux drapeau fleurdelisé de la France.

Un jour, pourtant, il arriva que son plus redoutable ennemi devint si puissant, que contre chaque homme, chaque femme et chaque enfant de la colonie, il put employer un soldat.

Alors, il fit appel à son roi et à sa mère-patrie ; mais ses cris furent vains, ses plaintes inutiles. Son roi ? La débauche occupait tous ses instants. Sa mère-patrie ? Les excès de plusieurs règnes l'avaient réduite à l'impuissance, et déjà elle marchait à grands pas vers les jours sanglants de '93.

Qu'allait faire ce petit peuple douze fois moins nombreux que son adversaire ? Ce qu'il allait faire ? ce que lui dictait l'histoire de son passé, ce que lui commandait l'honneur. Il recueillit ses forces, s'arma de courage, et, dans un suprême effort, avant de déposer les armes, il réussit, ô destinée merveilleuse ! il réussit à envelopper encore une fois dans les plis de son glorieux drapeau la victoire, qui lui avait toujours été fidèle.

Depuis, persécutés quelquefois, vus pendant longtemps d'un œil de défiance, les Canadiens n'ont cessé, néanmoins, tout en travaillant à rendre leur sort meilleur, de se montrer envers leurs nouveaux maîtres remplis d'honneur et de loyauté. A deux reprises différentes ils ont eu à défendre leurs foyers, et ils l'ont fait, comme aux jours de la domination française, avec dévouement, avec courage, avec patriotisme. Ils ont su renouveler les hauts faits de leurs aïeux, et Chateauguay est là pour dire que les Canadiens-Français de 1812 étaient bien les frères de ces admirables soldats avec lesquels Napoléon disposa pendant dix ans des trônes et des empires de l'Europe.

Telle est, messieurs, l'histoire abrégée de notre patrie. Bien que je n'en aie présenté qu'une froide et sèche analyse, il me semble cependant qu'il ressort des faits que j'ai rappelés à votre mémoire, assez de beauté et de grandeur pour me permettre de dire qu'enseignée comme elle devrait l'être dans toutes les écoles, et comme elle l'est en réalité

(1) M. l'abbé F. A. Chandonnet.